

Il y a dix ans, Biedermann ouvrit la série de ses attaques contre ce qu'il appelait la méthode générique de Fichte, de Schelling et de Hegel, c'est-à-dire contre le procédé qui part de l'infini, de l'unité, de l'absolu, pour en déduire le fini et le multiple, par une dissertation latine, qui montrait qu'en suivant cette voie on n'arrivait qu'à des chimères. En effet, nous ne pouvons nous élever rationnellement aux inductions générales et aux vérités universelles, qu'à l'aide de données positives et particulières.

Bientôt après, Biedermann dépasse les limites du vrai, quand, dans son essai d'une *philosophie fondamentale*, il nia en sceptique non seulement l'existence du fantôme absolu que le panthéiste met en tête de son système, mais encore celle de l'Être parfait dans lequel le théiste trouve le magnifique couronnement du sien. Il est de l'essence de notre esprit, dit-il, non de poser l'absolu, mais de nier sans cesse le relatif, et de supposer constamment à toute chose un développement ultérieur. Mais est-il donc si difficile de reconnaître que cette progression même qui nous retient à tout jamais dans les limites du fini, devient pour l'homme religieux une garantie de l'existence en dehors de lui et d'une personnalité toute parfaite ?

En Allemagne, l'histoire de la philosophie du XIX^e siècle a été traitée tout récemment par bien des auteurs. Il semble qu'une espèce de remords ramène les esprits sur eux-mêmes, et à la contemplation de ces nombreux et stériles essais, dans lesquels on a semblé vouloir épuiser en peu d'années le champ de toutes les hypothèses possibles. L'ouvrage le plus important de Biedermann, ce sont les deux volumes qu'il vient de publier sur l'*histoire de la philosophie allemande depuis Kant jusqu'à nos jours*, et sur l'influence plus ou moins heureuse ou funeste que la science des sciences a eue relativement à l'industrie, à la culture générale de la nation, et à toute la